

UN AUTRE SCANDALE

Je ne l'ai pas cherché, Dieu m'en est témoin. Mais puisqu'il me tombe sous la main, je vais l'exploiter.

Les scandales sont faits pour cela.

Au reste, je n'ai plus autre chose à exploiter désormais. Pendant quatre ans, j'ai essayé d'exploiter le gouvernement provincial ; c'est comme si j'avais voulu tirer du lait d'une des vaches maigres d'Égypte. Ça a abouti — répétez donc cela pour voir — "ça a abouti" à ma destitution.

Je n'ai seulement pas eu la chance de donner ma *résignation*. Il valait encore mieux que je la gardasse (ô conjonctif!) pour endurer mon sort.

On n'a pas eu pour moi le plus petit ménagement. On n'a pas eu même les égards que Guillaume II a eus pour Bismarck. A quoi m'a donc servi d'être le grand Buies, comme dit Madame Dandurand ?

Je ne chercherai pas assurément à exploiter le secrétaire provincial, le suave L. P. Pelletier. C'est du fer en gueuse, blindé de coprolithes.

Inaccessible, inabordable et surtout incorruptible.

Je n'ai plus qu'à errer avec mon désespoir, le dernier fidèle compagnon qui me reste.

Du temps que j'avais un salaire, beaucoup trop modeste, il est vrai, à mon point de vue, je pouvais au moins me promener avec mes dettes. Aujourd'hui, mes dettes elles-mêmes m'ont abandonné, puisque j'ai dû faire banqueroute.

Or, hier soir, rêveur, je me promenais sur le rivage du Saint-Laurent, qui, à l'endroit que j'habite, a dix lieues de largeur, ce qui permet aux steamers portant le choléra de passer suffisamment loin de moi. A l'instar du canadien errant, banni de ses foyers, je discourais avec les flots retentissants, bien moins retentissants, néanmoins, que les cris qui s'élèvent de tous côtés contre le gouvernement provincial. Je murmurais discrètement à l'oreille de ces flots, qu'on appelle amers parce qu'ils sont salés, combien il est douloureux (on dit *souffrant*, dans le langage de mes compatriotes), combien il est douloureux d'être orphelin à cinquante ans et de n'avoir pas trois mille dollars de revenu.

Rothschild, lui, s'il a cinquante ans et s'il a perdu son père, a du moins quelque chose pour le remplacer... Mais à moi, il ne me reste plus, après avoir perdu le curé Labelle qui m'a protégé pendant quatre ans contre tous les mauvais vouloirs, il ne me reste plus que le spectacle de mes ruines et de quelque gros ou petit scandale qui, de temps à autre, vient défrayer ma solitude.

Comme j'achevais de rêver sur la grève sonore, passa devant moi le postillon, ami de l'homme, qui me remit une lettre contenant deux billets d'un dollar, pour essuyer mes larmes, et le dernier numéro du *Gleaneur*, publication dromadaire qui paraît à Montréal, à l'insu de la Commission d'Hygiène, et qui est un des cas les plus graves de la maladie littéraire infectieuse, devenue endémique dans ce pays-ci depuis une vingtaine d'années, parce qu'on n'a pas pris les précautions nécessaires pour l'arrêter à temps.

Sur la première page, je vois une photographie en pied de Léon Lorrain, un bon et brave garçon, Alsacien de naissance, venu fort jeune au Canada, noyé il y a un an environ dans la rivière Richelieu, et qui s'était avisé, quelques mois avant sa mort, de faire de la prose rimée, pour faire diversion à tant d'autres qui font de la prose sans bon sens.

Il s'était dit sans doute : "Puisqu'il y a, dans la province de Québec, tant de Patagons qui se mêlent d'écrire en prose, pourquoi, moi, qui n'en suis pas un, ne ferais-je pas des vers ? Et partant de là, cet excellent Lorrain avait pondu un volume fort bien imprimé, bien broché et sur très beau papier.

Disons, entre parenthèse, que le *Gleaneur* se proclame l'organe des "Jeunes" de la province. Sans doute il est l'organe d'un petit nombre d'entre eux, futurs membres de la Société Royale, qui ont éprouvé, dès leur entrée dans la vie, le besoin irrésistible de l'admiration mutuelle, afin de protéger leur individuelle faiblesse. En cela ils sont plus avancés que "nos plus fines plumes" de Québec, qui pratiquent bien l'admiration mutuelle à la quintuple essence, mais qui n'ont pas encore d'organe spécial pour la manifester.

Remarquons aussi que les anglicismes, contre lesquels on crie si fort, afin peut-être de faire oublier le reste, constituent les petits péchés, les fautes vénielles de nos publications, à quelques rares exceptions près ; les choses incompréhensibles constituent les péchés ordinaires, et les bêtises sont la monnaie courante.

Je prends mes exemples aujourd'hui dans ce qui vient de paraître tout récemment. Je pourrais fouiller à loisir dans environ cinq mille échantillons "d'énormités," que j'ai découpées indifféremment dans des publications diverses, mais j'aime mieux ce qui est tout frais, parce que cela a le piquant de la nouveauté, j'allais dire de la fraîcheur.

Je remarque tout d'abord sur la couverture du *Gleaneur* cette mention :

"Aucun travail ne sera admis, s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme"...

Cela donne à supposer que la direction du *Gleaneur* se décrète d'elle-même juge de ces choses-là.

Nous allons voir.

La livraison du 10 septembre débute par un article sur Léon Lorrain, estimable jeune homme que beaucoup d'entre nous ont connu. Je me rappelle aussitôt que l'auteur de cet article s'était mis en frais de raconter, il y a deux ou trois ans, comme quoi des gens de l'Île Verte s'étaient trouvés pris sur les glaces et avaient failli périr. Le "jeune" du *Gleaneur* avait essayé de décrire les angoisses de cette situation. Je ne crois pas avoir lu de ma vie rien de plus algonquin que cette description-là. Grâce à des efforts de style ridicules, une situation des plus émouvantes et des plus tragiques tournait en une véritable bouffonnerie de cirque.

Mais entamons l'article "Léon Lorrain" pour voir si le